

Session 2016

PE1-16-PG1

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Lundi 18 avril 2016
Première épreuve d'admissibilité

Français	Durée : 4 heures
-----------------	-------------------------

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat. Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 10 pages, numérotées de 1/10 à 10/10. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : Question relative aux textes proposés.

Selon les textes du corpus, qu'est-ce que la fraternité et comment la faire vivre ?

TEXTE 1 : Bruno MATTÉI, *Penser la fraternité*, conférence du 10 novembre 2004 à l'université de Lille.

La fraternité, à tout le moins, dérange et agace. Mais qu'est-ce qui dérange tellement : en premier lieu, le caractère vague, qu'on décèle dans la notion. L'auteur d'un Dictionnaire politique de la fin du 19^{ème} siècle déclare dans l'article fraternité : « Quand on prononce le mot de liberté, on sait ce que cela veut dire, de même quand on parle d'égalité ce mot à une signification claire. Il n'en va pas ainsi lorsqu'il s'agit de fraternité. Ici tout est vague et indéfini ». Et il ajoute : « Comment faire régner la fraternité parmi les hommes ? Comment la traduire en institution et en loi ? On est ici évidemment en face d'un problème d'un ordre tout moral, d'un idéal qui résiste à prendre corps ». Ces phrases sont révélatrices d'un état d'esprit de la pensée républicaine dont nous sommes largement les héritiers, et qui conduira la république à reléguer la fraternité loin de l'espace public pour en faire une affaire privée, une affaire de conscience et donc de morale individuelle. On mesure par là le chemin parcouru, mais en sens inverse, si l'on veut bien se souvenir que la question de la fraternité avait fait l'objet d'un intérêt tout particulier de la part d'un certain nombre de penseurs, et d'hommes politiques, depuis la révolution française jusqu'à la révolution de 1848, où la fraternité était finalement parvenue à s'imposer dans la devise républicaine.

TEXTE 2 : Victor HUGO, *Les Misérables*, 1862, Garnier-Flammarion, tome 2, p. 413.

Le jardin de la rue Plumet

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisiées, quelques treillages décloués par le temps pourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées, ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient ; aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus ; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'œil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

TEXTE 3 : René CHAR, Fragment 128, *Feuillets d'Hypnos*, 1943-1944, Gallimard, pp. 118, 119.

Dans Feuillets d'Hypnos, le poète René Char, revient sur quelques épisodes marquants de son expérience de résistant.

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne. Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. A quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié :

« Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

TEXTE 4 : Bernard CHAMBAZ, *Petite philosophie du vélo*, 2014, Champs essais, Flammarion, pp. 108-110.

Depuis la fin de l'été 1992, tous les deux ans, je passe une petite semaine à traverser les Alpes en compagnie d'une dizaine de compères qui sont à la fois des copains de fortune et d'infortune, des camarades puisque nous partageons la même chambre et une espèce de fraternité, des amis si je m'en tiens à la vieille sentence grecque rappelée par Vernant : entre amis tout est commun. L'amitié est aussi ce qui nous rend semblables et égaux, malgré les différences entre nous, plus ou moins grands et petits, gros et maigres, rapides et lents, jeunes et vieux. En fait, nous avons la même route à suivre, les mêmes cols à monter et à descendre, les vivres à partager – et il faudrait ajouter la différence entre le gourmand et le frugal –, nous avons à peu près le même nombre de coups de pédale à donner et les mêmes données climatiques à affronter. Somme toute, le même lot quotidien nous échoit, « et plus que tout, c'est la ressemblance de ceux qui sont semblables en vertu ». C'est le point de vue d'Aristote, et si l'on entend par vertu l'effort que nous faisons pour persévérer dans notre être, c'est bien vu.

L'égalité n'empêche pas une forme de rivalité ou d'émulation qui ne vise ni au mérite ni à la gloire, mais au plaisir et au jeu. Les cyclos savent ce que représente une demi-roue voire un pneu d'avance sur l'ami qui roule à votre côté. Sans vouloir en diminuer le prix, cette amitié est de l'ordre de l'accointance – ou des accointances, dirait Montaigne, au pluriel. Ce qui nous réunit, c'est d'abord le vélo, mais le lien va bien au-delà. Si l'on parle du temps qui passe et du temps qu'il fait, on se comprend plutôt bien sans forcément se parler, et la chose n'est pas sans intérêt quand la pente s'accroît. Notre amitié se renforce d'année en année, en l'occurrence de deux ans en deux. Elle a donc un caractère cyclique. Elle tient à un gros paquetage en commun de souvenirs, d'expériences, et de valeurs dans le sens où ça vaut le coup de se crever la patate.

Ce n'est ni la ressemblance ni la différence qui fonde l'amitié. Ce n'est pas forcément le don, plutôt le partage, autant social que moral, une forme de dialogue qui se noue avec une acuité particulière sur la route. Quant à la fraternité, elle en est la pointe extrême, et elle prend un accent bouleversant dans *La Légende des cycles* de Jean-Noël Blanc.

TEXTE 5 : Abdenmour BIDAR, *Plaidoyer pour la fraternité*, 2015, Albin Michel, pp. 67-69.

Cela vaut aussi bien pour les athées que pour les croyants, aussi bien pour les juifs, les chrétiens, que les musulmans, aussi bien pour les français « de souche » que les immigrés de fraîche ou longue date. Chacun va devoir choisir entre la fraternité universelle ou le repli sur soi, la grande famille humaine ou le repli identitaire. Soit je continue de dire « c'est mon frère », « c'est ma sœur » en parlant exclusivement de ceux qui ont la même origine, la même croyance ou le même compte en banque que moi, et je rate la marche de ce qui est en train de se passer maintenant en France. Soit je suis capable de mettre mes propres pas dans le sens de l'histoire, et je marche alors avec tous ceux qui veulent aujourd'hui s'engager pour faire exister concrètement, réellement, quotidiennement, la fraternité la plus large. Du côté de tous ceux qui ont compris que la fraternité universelle est la valeur qui a le plus de valeur.

La fraternité est restée pendant trop longtemps la grande oubliée de notre devise républicaine. Or, elle en est le cœur secret : sans elle, la liberté et l'égalité sont un idéal vide, parce que si je ne perçois pas l'autre comme mon frère, que m'importe en réalité son droit à la liberté, et en quel sens abstrait serait-il mon égal ?

Des trois sœurs, c'est elle qui a le plus de génie ! Voilà pourquoi il faut renverser l'ordre de notre devise, la faire passer en premier : « Fraternité, liberté, égalité. » Car elle seule peut empêcher efficacement la liberté de basculer dans l'individualisme. Elle seule peut empêcher efficacement l'égalité de basculer dans l'affrontement entre ceux qui estiment avoir les mêmes droits. Si l'on ne veut pas que s'installe la guerre des libertés et le conflit des égaux, il faut nécessairement qu'ils aient appris *d'abord* à se considérer comme frères. Il faut qu'ils aient été éduqués à se soucier de la liberté et de l'égalité de l'autre, et de ce souci pour autrui, seul un frère est pleinement capable. Sans expérience de proximité, sans relation d'estime, sans cette *amitié sociale* dont Aristote déjà faisait la clé de la justice dans la Cité, le maintien de notre liberté et notre égalité ne pourront compter que sur les lois et la police, jamais sur nos cœurs.

DEUXIÈME PARTIE : Connaissance de la langue.

1) Dans ce passage du texte de Victor Hugo, vous relèverez et classerez selon leur temps les verbes conjugués ; vous justifierez l'emploi de ces temps dans le texte.

« Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décloués par le temps pourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées, ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient ; aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui traîne dans la mousse »

2) Dans la phrase suivante, extraite du texte de Victor Hugo, vous identifierez les éléments constitutifs de la construction verbale soulignée :

« ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air,... »

3) Dans ce passage du texte de René Char :

a- Vous relèverez les différentes désignations des villageois dans ce passage.

« Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice. »

b- Que nous apprennent ces différentes désignations quant au regard que porte le narrateur sur ces villageois ?

4) Dans le texte de René Char (Texte 3), vous analyserez la construction de la phrase « Les clés sur les portes. » et commenterez l'effet produit par ce choix.

5) Dans le texte de René Char (Texte 3) :

- dans la phrase « A quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. », vous expliquerez le sens du mot « tapis » et en proposerez deux synonymes.

- dans la phrase « J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance », vous analyserez la formation du mot « échéance » et en donnerez la signification.

TROISIÈME PARTIE : Analyse de supports d'enseignement.

Le corpus regroupe trois documents : la retranscription d'une séance de langage en petite section de maternelle, l'extrait d'un album de « Petit Ours Brun » et un extrait des documents ressources pour la mise en œuvre du programme de l'école maternelle (2015).

À partir d'une analyse de ces documents, vous répondrez aux questions suivantes :

1. Dans le document 1, quelles sont les compétences visées ?
2. Quels objectifs d'apprentissage l'enseignante poursuit-elle ?
3. À quel moment de la journée et de l'année placeriez-vous cette séance ?
4. Quelles sont les fonctions de la parole magistrale dans cette séance ?
5. À quelles modalités d'apprentissage mises en avant dans le programme 2015 cette séance renvoie-t-elle ?
6. Dans le prolongement de ce temps d'échange, proposez, en les décrivant brièvement, deux utilisations que vous feriez de l'album (document 2).

Document 1

Retranscription d'échanges oraux entre une enseignante et un petit groupe d'élèves de Petite Section. Ces échanges ont lieu dans le coin « poupées et nurserie » de la classe.

[...]

L'enseignante : Oh, regardez, le bébé a fini sa sieste. Il se réveille. Nous allons l'emmener se promener au parc. Que faut-il faire pour préparer le bébé ?

Louison : Poussette !

5 **L'enseignante** : Oui, nous allons prendre la poussette. Mais d'abord, regardez, le bébé est presque tout nu. Qu'est-ce qu'il faut faire avant ?

Un enfant : Habiller, habiller !

Un autre enfant : Bébé pantalon.

Léna : Bonnet.

10 **L'enseignante** : Oui, il faut habiller le bébé. Vous avez raison. Vous vous souvenez du livre *Je m'habille et je te croque* où le loup met ses vêtements ? Nous allons faire pareil avec le bébé. Sania, quel vêtement vas-tu mettre au bébé ?

Sania : ... La veste !

L'enseignante : Oui, tu lui enfiles la veste comme ça il n'aura pas froid.

Amine : Moi, j'mets le pantalon !

15 **L'enseignante** : Très bien Amine, je vais t'aider à mettre le pantalon car c'est difficile : on met d'abord une jambe puis l'autre. Comme ça. [...] Arthur, est-ce qu'on peut sortir le bébé maintenant ? Est-ce qu'il ne manque rien ?

Arthur : Les chaussures.

20 **L'enseignante** : Oui, tu vas mettre les chaussures mais d'abord tu enfiles les chaussettes et après tu mets les chaussures. [...] Oui, c'est très bien comme ça.

Léna : Moi, veux... bonnet.

L'enseignante : Oui, tu as raison Léna. Il fait bien froid dehors donc il faut lui mettre son bonnet sur la tête. Là, c'est fait. Est-ce que le bébé a besoin d'autre chose ?

Louison : Non, non, moi poussette.

25 **Julie** : Les gants pour le bébé.

L'enseignante : Mais oui, on a oublié les gants. Merci Julie ! Et maintenant, Louison, tu peux asseoir le bébé dans la poussette. Voilà, nous sommes prêts pour la promenade.

Document 2

Marie Aubinais et Danièle Bour, « Petit Ours Brun s'habille tout seul », 7 histoires de la journée de *Petit Ours Brun*, Bayard jeunesse, 2014. **L'album n'est pas reproduit dans son intégralité.**

Petit Ours Brun s'habille tout seul



Petit Ours Brun
est encore en pyjama.
Mais tous ses habits
sont là.



Petit Ours Brun
met son maillot en premier.
Mais d'abord, il regarde
où est l'étiquette.



Petit Ours Brun
va mettre son short.
Mais d'abord,
il écoute une chanson.



Petit Ours Brun
est d'accord
pour s'habiller,
mais il veut le faire
tout seul !



Petit Ours Brun
sait enfiler sa chemise.
Mais pour la boutonner,
c'est plus difficile.



Document 3

Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche
Ressources maternelle - Mobiliser le langage dans toutes ses dimensions - Partie I.4 -
L'oral - Organiser la classe pour favoriser les interactions langagières
<http://eduscol.education.fr/ressources-maternelle>

Jeux d'imitations

La superficie des classes oblige à bien penser l'agencement du mobilier pour y varier les « coins » potentiellement si riches d'un point de vue langagier. Ainsi un seul espace consacré aux jeux d'imitations se révèle tout à fait suffisant. Les propositions de jeux d'imitation (cuisine, poupées, voitures, marchande, déguisement...) peuvent y tourner sur l'année et sur le cycle. On peut prévoir 2 à 3 rotations sur l'année.

L'organisation de ces espaces doit rendre leur fonction clairement identifiable : cuisine, voitures, faire les courses, poupées, déguisement... Le rangement du matériel est prévu et organisé (photos pour les petits). Il fait l'objet d'un apprentissage en début d'année.

Le matériel de chaque espace est modifié régulièrement pour y relancer les échanges entre les enfants.

Toutefois, l'excès de matériel surtout en début d'année peut conduire à de la manipulation sans interactions (par exemple : la prolifération des fruits et légumes plastiques dans le coin-cuisine n'induit pas d'échanges, mais plutôt des comportements de possession...).

Ainsi ces coins s'enrichissent au fil de l'année des activités et des projets de la classe.

- **Le coin-cuisine** : le matériel, les écrits et l'affichage réalisés lors de l'élaboration d'une recette se retrouvent dans le coin-cuisine. Les enfants ont, alors, tout le plaisir de reprendre les conduites langagières travaillées avec l'enseignant pour les intégrer dans leur jeu et nourrir ainsi leurs échanges. Si cet espace très proche du quotidien des enfants a toute son utilité en petite section, il peut être moins présent, voire absent en grande section.

- **Le coin-poupées** : veiller au nombre suffisant de poupées et d'accessoires (brosses, biberons, couverture ...) pour que chaque enfant puisse s'engager dans une activité. Lors de l'installation de l'activité, limiter le matériel disponible. Exemple : ne pas donner toute la garde-robe et bien la choisir ; en effet, habiller et déshabiller une poupée est difficile en petite section. Ce sont les projets de la classe, comme le travail autour d'albums traitant du bain du bébé, de la maladie, de l'habillage et du déshabillage... qui vont conduire à proposer le matériel du bain, la trousse de docteur ou les vêtements dans ce coin.

Les enfants peuvent alors revivre avec un ou deux de leurs pairs les scénarios et les échanges langagiers qui y sont associés.